

AVANT-PROPOS

« LE GRENIER À MIRAGES »

« Je suis tombé dans la musique »
Frédéric Jacques Temple

Le volume *Frédéric Jacques Temple ou l'aventure de vivre* réunit notamment les textes des communications au Colloque organisé par Béatrice Bonhomme, Laure Michel et Patrick Quillier dans le cadre du Centre Transdisciplinaire d'Épistémologie de la Littérature (CTEL) Université de Nice – Sophia-Antipolis. Ce colloque s'est tenu les 30 novembre au 2 décembre 2007 au monastère de Saorge et à Aiglun. Ce deuxième colloque consacré à Temple, presque dix ans après celui de l'université de Nanterre qui ouvrait la voie en 1999¹, a proposé de faire une halte dans l'aventure d'une écriture, désormais constituée en une œuvre, que Béatrice Bonhomme et Laure Michel présentent ainsi²:

Née avec la guerre, contre le naufrage que cette dernière a représenté – « La guerre m'a déterminé à écrire », nous confiait FJT³ lors du colloque – cette œuvre, romanesque aussi bien que poétique, se construit dans une série de fécondes contradictions qui la tiennent tendue entre l'éloge de la diversité heureuse du monde et la description lucide des machines de destruction, entre la mémoire la plus archaïque et l'invention de l'avenir, entre l'attachement aux lieux de l'enfance et l'élan du départ. À l'écart des modes et des chapelles, Frédéric Jacques Temple a noué de fructueuses amitiés artistiques et littéraires (Blaise Cendrars, Henry Miller, Lawrence Durrell, Joseph Delteil, Richard Aldington, Serge Michenaud, Jean Carrière, Robert Marteau...).

En présence de l'auteur, qui a honoré ces rencontres de son amitié discrète et chaleureuse, le colloque a réuni les participants autour de plusieurs conférences, de lectures et de performances, d'un concert et d'une exposition de livres illus-

1. Claude Leroy (dir.), *À la rencontre de Frédéric Jacques Temple*, RITM, n° 23, Centre des Sciences de la Littérature Française de l'Université Paris X, Nanterre, 2000.

2. L. Michel et B. Bonhomme, Avant-propos à l'édition en ligne, *Loxias*, 2008.

3. Acronyme dont il fait volontiers sa signature.

trés. Alain Clément a présenté les lithographies et les gouaches des ouvrages pour lesquels il a collaboré avec l'auteur⁴. Pierre Charvet nous a fait entendre les pièces qu'il a composées à partir de ses poèmes⁵. Des lectures, par Frédéric Jacques Temple, par Patrick Quillier accompagné aux percussions de Sérgio Morais, par les étudiants de la section Théâtre et par les étudiants du Master de Littérature, ont ponctué ces journées. À l'occasion de la publication à la *Licorne*, nous avons ajouté des poèmes inédits et des photographies de Temple, des témoignages amicaux, afin de rendre plus sensible la présence d'un poète intensément vivant. De nouvelles contributions éclairent de nouveaux aspects encore peu étudiés de l'œuvre.

Il est vrai que la biographie d'un poète ne donne pas de clé de lecture de son œuvre, mais elle permet de tracer un parcours entre les « minutes heureuses » et les orages terrifiants. Les lieux de Frédéric Jacques Temple, dans la petite enfance, se répartissent en deux « côtés » : du côté du Larzac s'étendent de vastes espaces secs, couverts graminées, parsemés de buissons d'épines; du côté de la Grande Plage vivaient des chevaux, des taureaux sauvages, des colverts, parmi les roseaux, où grouillaient une infinité d'insectes, d'oiseaux, de crustacés et de poissons. D'un côté ou de l'autre, l'enfant s'émerveillait de l'infinie diversité du vivant à la lumière du soleil, mais au centre de la carte, il y a un point cerné d'une ligne pleine, c'est « L'Enclos », pensionnat où Frédéric Jacques Temple a vécu de sept à dix-huit ans. Ici, il faudrait déployer une profondeur cachée. « Devenu un ogre de lecture », il a découvert les territoires de la littérature antique, en compagnie d'Ulysse, d'Énée, de Xénophon, de Pline, il aimait aussi Villon, Rabelais, Rousseau, La Fontaine et la littérature anglaise que commentait un professeur irlandais. Il chantait avec joie le grégorien, Bach et Honegger. Il a fait résonner cette musique sublime avec son souffle, ce qui est important pour un poète qui affirme volontiers son allégeance à Bach, Schubert et Beethoven. Un autre territoire s'ouvrait les jeudis à l'Enclos, ce sont les plaines d'Amérique traversées par des tribus indiennes, des trappeurs, des aventuriers. Temple a lu Jules Verne, Fenimore Cooper, Chateaubriand, Thoreau. L'attrance du pensionnaire pour ces

4. Les principaux ouvrages issus de cette collaboration sont : *L'Hiver*, livre accordéon, ill. d'Alain Clément, Montpellier, La Murène, 1966; *Ode à Santa Fe*, lithographie d'A. Clément, Les Presses du Jardin, Nîmes, 1990; *Calendrier du Sud*, ill. d'A. Clément, coll. « Poésie en poche », Marseille, Autres Temps, 1998; *À l'ombre du figuier*, gouaches d'A. Clément, Montpellier, Fata Morgana, 2002; *Sous les branches*, gouaches d'A. Clément, livre d'artiste, Rochefort-du-Gard, Alain-Lucien Benoit, 2006; *Molène*, gouaches d'A. Clément, livre d'artiste, Rivières, 2007.

5. Pierre Charvet a notamment composé *L'Ombre de la lune*, pour voix et ordinateur, *Petite suite au paradis perdu*, pour violoncelle et piano, ainsi que *Retour*, dans la traduction en occitan de Max Rouquette, pour voix jouant du violoncelle. Cette dernière pièce, inédite, a été interprétée pour la première fois à Saorge, à l'occasion du colloque, par Adèle Charvet.

vastes espaces de liberté et d'aventure lui a fait envisager de suivre les traces de Théodore Monod, mais la guerre a orienté sa vie vers d'autres directions.

À peine sorti du pensionnat, en effet, il se trouve en Algérie dans l'armée d'Afrique commandée par le général Juin. Il apprend à piloter un char et il découvre la librairie d'Edmond Charlot, il écrit quelques poèmes. Ensuite l'itinéraire de Frédéric Jacques Temple se confond avec celui de son régiment, les Abruzzes, Monte Cassino, Tivoli, Rome, Sienne, Florence, puis les Vosges, l'Alsace, l'Allemagne. Il faudrait colorier cette route en rouge, comme une faille volcanique, c'est la cicatrice toujours douloureuse d'une blessure de l'âme. Après avoir éprouvé la terreur sous les bombes, l'angoisse pendant les batailles, le désespoir à la mort des compagnons, la colère face à la vanité des stratèges et des politiques, le dégoût devant la cruauté à l'égard des femmes, il est difficile de revenir à une existence « normale » : « j'avais vu tant de villes détruites que, revenant chez moi, après la guerre, tout m'était apparu comme ruiné sous la lumière nocturne⁶ ». Le désarroi du « revenant », qui n'est pas sûr de ne pas être « déjà mort », persiste pendant des décennies : « Comment oublier le craquement des obus, et les chairs ouvertes, considérer désormais la vie comme plus importante que les journées passées à l'ombre de la mort⁷ ? »

Frédéric Jacques Temple a cherché sa voie au contact d'écrivains, de musiciens et de peintres qu'il aimait écouter d'abord pour son plaisir puis en tant que journaliste à la radio. Edmond Charlot, le libraire éditeur d'Alger « replié » dans l'Hérault, est resté un de ses amis les plus chers. Écrire a pu lui permettre aussi de retrouver sa voix. Il est l'auteur d'une œuvre poétique importante, son premier recueil, *Sur mon cheval*, a été publié à Alger par Edmond Charlot en 1945. Une *Anthologie personnelle* parue aux éditions Actes Sud en 1989 regroupe six recueils (Prix Valéry Larbaud, 1990). *La Chasse infinie* (1995) nous emmène à travers les paysages du Languedoc, des Causses, de Corse, de l'Ouest américain des Indiens et d'Italie dévastée par la guerre : « la sauvage accélération de la mort [...] sur les clochetons d'or de Monte Cassino ». La « Chasse infinie » est menée à même le sol, à même le corps, car « c'est par les veines de la terre que vient Dieu ». Il définit lui-même son « territoire » en affirmant sa « passion » pour l'Histoire Naturelle, « les choses de la terre et de la mer ont nourri [s]on écriture » et son territoire esthétique : « l'éclatante modernité de Cendrars, Honegger, Léger et Delaunay n'ont cessé de m'habiter ».

6. Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, roman, Albin Michel, 1975 ; rééd. Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 11.

7. F. J. Temple, *L'Enclos* (1992), Arles, Actes Sud, « Babel », 2005, p. 20.

Il n'y a pas de solution de continuité entre l'errance du poète et ses « romans » qui mêlent l'enfance méditerranéenne, les épreuves de la guerre, les rencontres d'animaux, de plantes, d'artistes aimés. Parmi ces récits, on remarque *Les Eaux-Mortes* (1975, réédité par Actes Sud en 1996), *Un Cimetière indien* (1981, Prix de la Société des gens de Lettres), *L'Enclos* (Actes Sud, 1992), *La Route de San Romano* (Actes Sud 1996), *Le Chant des limules* (Actes Sud, 2003, Grand Prix de la Société des Gens de Lettres). Frédéric Jacques Temple a, de plus, consacré des essais à D. H. Lawrence et à Henry Miller⁸ et a traduit des textes de l'anglais et de l'américain (Thomas Hardy, Henry Miller, Lawrence Durrell notamment). Il vient de publier, en janvier 2009, un « journal fictif » intitulé *Beaucoup de jours*⁹. Lui, qui n'a jamais tenu de journal, rassemble dans ce livre, à des dates précises, des récits de voyage ou de rencontres, des souvenirs mêlés aux événements du jour, si bien que la linéarité temporelle est bouleversée et qu'à certains points nodaux s'empilent des moments présents, passés et à venir. Le ton de Frédéric Jacques Temple, dans ses poèmes et ses proses, allie une délicatesse du regard, une grande pudeur, à l'humour ou parfois à l'ironie devant les décisions des généraux de MonteCassino ou des promoteurs de la Grande-Motte.

L'ensemble de son œuvre, réfractaire à tout dogme comme à toute affiliation, est animé d'une liberté frémissante. Ce qui la caractérise, c'est l'attention aux vibrations de la nature (il perçoit « le chant » des limules, inchangé depuis 200 millions d'années) comme à celles des poèmes de Whitman, Rimbaud, Cendrars, des fugues de Bach et des émotions humaines : « Je ne manquais jamais de m'exclamer, en effet, comme je le fais pour tout ce qui me va droit au cœur et à l'imagination : l'éclair cuivré d'un renard dans les genêts, les blondes ondulations de cheveux d'ange sur le Causse¹⁰. » C'est aussi l'amour des mots, de Rabelais à Malcom Lowry. Nous proposons ici de déployer quelques pans de la carte du pays de Temple. Les poèmes inédits qu'il a bien voulu nous confier révèlent quelques-uns de ses territoires intimes. Laissons-nous emporter du Larzac aux forêts des Hurons et à travers bien d'autres régions de la terre et du cœur.

En guise d'ouverture musicale écoutons « courlis et balbuzards, les oiseaux de Frédéric Jacques Temple » orchestrés par Jean-Carlo Flückinger¹¹ : catalogue

8. D.H. Lawrence : *l'œuvre et la vie*, préface de Richard Aldington., Pierre Seghers, 1960. Henry Miller, coll. « Classiques du XX^e siècle », Éd. universitaires, 1965. Rééditions : Régine Deforges, 1977 avec une couverture de Jacques Soisson ; coll. « Qui suis-je », La Manufacture, 1986 ; Buchet/Chastel, 2004.

9. F. J. Temple, *Beaucoup de jours*, Actes Sud, 2009.

10. F. J. Temple, *Le chant de limules*, op. cit., p. 25.

11. J.-C. Flückiger, « Courlis et balbuzards, les oiseaux de F. J. Temple », p. 33-58.

des oiseaux invoqués, en leur infinie diversité, après le déluge des batailles de Monte Cassino, liste des oiseaux disparus de la Grande Plage ravagée, oiseaux dispersés dans la poésie dont le critique dresse l'inventaire. Il met en valeur les oies sauvages au-dessus de l'étang de Walden, de grands rapaces, tels le balbuzard, le gypaète et l'urubu, admirés pour leur élégance souveraine, mais aussi « le rouge-gorge sous l'ombrage »... Dans les textes en prose, le vol des oiseaux, qui accompagne le narrateur, même au plus fort de l'angoisse et des combats, semble le relier à la vie. Les oiseaux, « tressant, à la manière de discrets leitmotifs, une sorte de fil conducteur, apportent cohérence et rythme » aux récits. Qu'ils planent sur les vallées italiennes, chantent dans les marais du Languedoc ou volent dans le ciel d'Amérique, ils constituent une musique comparable à celle des oiseaux d'Oliviers Messiaen.

Les oiseaux nous mènent vers leur territoire familier, « les arbres et les racines » que Rino Cortiana nous fait découvrir¹². En effet les arbres jalonnent l'œuvre du poète de leur présence vivante, résine du pin, « ombre du figuier », « marronnier dans la lumière d'automne ». Mais ils ont aussi diverses valeurs symboliques fondamentales : dressés vers la lumière, ils évoquent l'élan vital partagé par les humains ; ce sont des « accumulateurs de mémoire » par leur longévité ; parce qu'ils abritent des oiseaux, ils sont « invitation à l'envol », selon l'expression de Gilbert Durand. La tradition mythique leur prête une fonction oraculaire : le contact avec l'arbre est lié au souvenir des existences antérieures, au renouveau cyclique, à l'immortalité, chez Temple, cependant, le divin vient « par les veines de la terre », immanent, comme l'arbre croît nourri par ses racines, comme le poème entre la terre, éprouvée concrètement, sensuellement, et l'imaginaire des frondaisons. Et le poète lui-même devient « un arbre voyageur », à la fois enraciné et libre.

Claude Leroy se demande si le double prénom, Frédéric ET Jacques, ne désigne pas une certaine dualité entre le voyageur et l'enraciné¹³. « Évoquer les minutes heureuses » suppose à la fois, comme le suggère Baudelaire, qu'elles ont disparues et que le poète les fait renaître par magie. Il ne s'agit pas de « témoigner de ce qui fut mais de le faire renaître par le langage afin de le donner en partage au lecteur ». Les « minutes heureuses » sont des moments de rencontre d'une fleur du Causse, d'un oiseau, d'un animal sauvage, d'un artisan ou d'une voix émouvante, moments d'émerveillement devant une nuance de lumière sur

12. R. Cortiana, « Des arbres et des racines dans les œuvres de F. J. Temple », p. 61-76.

13. C. Leroy, « L'art d'évoquer les minutes heureuses », p. 77-88.

un marais, quelques vers de Cendrars ou quelques mesures de Bach. Ces instants de plénitude raccordent chacun à son passé intime, à celui de l'humanité et à celui de l'univers : « C'est un rite chez Temple que de ruminer les siècles à la faveur de minutes privilégiées. » Ainsi s'instaure une sorte de distance, caractérisée par l'humour et par une position temporelle particulière que Claude Leroy appelle le « futur antérieur ». Plus qu'un temps verbal, « le futur antérieur est une vision du monde » qui donne à l'événement une « vibration », une profondeur temporelle, « il le ressaisit au futur dans une lumière solennelle et oraculaire ». *L'intensité distante* est aussi créée par les mots ignorés de la plupart des lecteurs. Comme Saint-John Perse, Temple s'appuie sur ses connaissances de naturalistes pour « colorer » le poème de mots insolites et le lecteur est entraîné dans un monde où il rencontre la « nivellement » ou l'« allyson melliflore » : quelle joie ! Le « temple » des « minutes heureuses » est justement le Jardin des plantes de Montpellier où se conjuguent l'épaisseur du temps lisible sur les monuments, l'ardeur des jeux d'enfants et le parfum des simples, au présent :

En ce lieu clos, creuset de la mémoire,
 enfermez-moi, encore, Ô dieux masqués
 de feuilles et de fleurs...

Ici je suis couronné de bonheur ¹⁴.

Catherine Portevin ¹⁵ évoque à son tour des « minutes heureuses » partagées avec Frédéric Jacques Temple, le retour du marché et la dégustation des premiers petits caillés de la saison. Et il n'y a rien d'autre ni à faire ni à dire qu'à être là « comme le sont les arbres et les bêtes ». Pourquoi un homme capable de vivre des instants quotidiens avec une telle plénitude écrit-il des poèmes ? Mais, tapies dans la profondeur de ce matin ensoleillé se cachent d'inquiétantes ombres : « Sachez que je suis déjà mort ¹⁶. » « Déjà ? » C'est en effet « plus tôt que prévu » que la mort a frappé autour du poète. « Qui est ce *je* qui est mort en 1944 ? » L'enfant ? Les projets, les illusions et les rêves du jeune homme ? Quelque chose, quelqu'un s'est perdu dans les trous d'eau sous le vacarme des bombardiers : « Un jour, le temps s'est arrêté pour moi à l'orée de la bataille et de la vie. Depuis, j'ai attendu ¹⁷. » Après cette grande fracture, le poète écrit pour rendre la vie plus intense en l'irriguant des eaux du passé et de l'avenir. Le collectionneur de fos-

14. Frédéric-jacques Temple, « Après-midi au Jardin des Plantes », *La Chasse infinie*, op. cit., p. 39.

15. C. Portevin, « Célébrer le vivant, amen, alleluia ! ».

16. F. J. Temple, *Les Œufs de sel*, dans *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 57.

17. F. J. Temple, *Les Eaux mortes*, op. cit., p. 28.

siles, de plantes, de silex célèbre « le fourmillement d’insectes par billions, autant que d’étoiles dans l’infini d’un ciel d’été ». On trouve dans sa prose des listes de plantes, d’animaux, d’armes, et une litanie des compagnons morts clôt *La Route de San Romano* :

Braves soldats français qui se sont battus comme des lions pour des montagnes étrangères et des fleuves inconnus... Mohamed Belouchet, Mohamed Massen, Omar Maatallah, Joseph Bouchira, Bachir Bouafia, Albert Azria¹⁸...

Suivent soixante-quinze noms qu’il faut lire lentement, prononcer le mieux possible pour laisser le temps de surgir un éclair de vie – un rire d’enfant sous le soleil d’Algérie, un coup de pied dans une balle de chiffon, une cigarette fumée sur un port le soir. Tout cela...

Car c’est la vie dans son infinité diversité que le poète capte sur la page comme le professeur Aronnax enferme dans les armoires du Nautilus la faune étrange des grands fonds et comme lui-même s’émerveille devant le filet qu’il ramène de la plage, « palpitant de calmars, sépioles, bogues, crénilabres, girelles, ophiures, squilles, méduses, capelans, émissoles, ombrines, blennies... Amen! Alleluia¹⁹! » Et c’est un « alleluia » païen que l’on entend alors :

Tout en moi proclame un paganisme que n’ont pas atténué presque deux millénaires chrétiens. Il me plaît même de reconnaître dans l’homme du Jourdain et du Golgotha l’aboutissement miraculeux du grand Pan et la renaissance du Phénix²⁰.

Il célèbre en païen l’immense réseau des vivants dans l’espace et le temps, depuis la limule, qui nage tranquillement sur le ventre depuis l’ère primaire.

Jean-Baptiste Para rend hommage lui aussi à l’une de ces « minutes heureuses », un « capriccio » russe et tzigane²¹. Frédéric Jacques Temple, dont les tropismes majeurs sont méditerranéens et nord-américains, a pourtant souhaité célébrer son quatre-vingtième anniversaire à Saint-Petersbourg, au mois d’août 2001. Sans doute la Russie chantée par le poète du « transsibérien » n’est-elle pas étrangère à ce choix. C’est à Saint-Petersbourg qu’a vécu le jeune Frédéric Sauser, dont « l’adolescence était si ardente et si folle » qu’il n’avait pas assez de « l’or mielleux » des clochers, des « mille et trois tours », des sept gares de Moscou et de

18. F. J. Temple, *La Route de San Romano*, op. cit., p. 97.

19. F. J. Temple, « Mon bestiaire amoureux », *Télérama Hors Série Bêtes et Hommes*, n° 146, septembre 2007, p. 12.

20. F. J. Temple, « Introduction : Poète américain... », dans *Anthologie personnelle*, op. cit., 1989, p. 11.

21. J.-B Para, « Petit capriccio russe », p. 97-102.

22. B. Cendrars, « Prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France » [1913], *Du monde entier. Au cœur du monde*, éd. Claude Leroy, Poésie/Gallimard, n° 421, 2005, p. 19.

23. F. J. Temple, *Ode à Saint-Petersbourg*, sérigraphie de Pierre Soulages. Barriac, Éd. Trames, 2004.

toutes les femmes, pour étancher sa soif de vivre²². C'est là aussi qu'il est devenu poète. L'*Ode à Saint-Pétersbourg* de Frédéric Jacques Temple²³, écrit Jean-Baptiste Para, « forme une manière de triptyque : le premier volet est essentiellement celui des vivants, le panneau central celui de la mort, le dernier volet réunissant quant à lui la communauté des vivants et des défunts. » Ainsi à l'orée du poème « s'avance / promeneuse / la Neva », ensuite l'évocation du repas d'anniversaire est animée par « l'impétueuse virtuosité de la musique tzigane » : « agapes et frairie / [...] / tzigane / truites roses / tziganes ». En un vif contraste, la visite à l'appartement d'Alexandre Blok, « immobile / immuable », a des accents de marche funèbre. Pour Blok, en effet à partir de 1905, les vents de l'ironie et de l'angoisse vont, déchirer « les vapeurs factices de l'extase mystique ». Il erre dans la ville en proie à une mélancolie « mue par la conviction qu'il n'y aurait plus jamais d'aube ». Jean-Baptiste Para fait revivre la folie où chavirait le dernier siècle de l'empire russe. Mais il y avait Pouchkine dont les portraits et les statues hantent le poème de Temple. Après le tempo effréné de la musique tzigane, le silence de la chambre de Blok et celui des statues de Pouchkine plane sur les ruines de l'ancienne Russie.

Patrick Quillier²⁴ écoute lui aussi les paysages sonores de Frédéric Jacques Temple, les silences aussi bien que les bruits du monde : « cornes de brume²⁵ », « chaînes dans les écubiers²⁶ » des bateaux, bruits du train, des rues, des vents constituent « une sorte d'ubiquité auditive ». Les sons des choses, des voix, des êtres vivants vibrent en une « polyphonie vertigineuse » amplifiée par les ondes de la radio : « Ah, si je pouvais dire quelle musique s'élève de terre aux quatre coins du monde où les étoiles vibrent comme des notes accrochées sur les cordes du violon des ports²⁷. » Ce sont aussi des voix aimées, présentes ou disparues, les mots des « légendes » qui se propagent en dépit du vacarme assourdissant de la guerre. Car le poète a retrouvé après l'épreuve une ouïe fine, attentive à des sons infimes, à ces *Fleurs du silence* que sont les poèmes où bourdonnent les chants de l'enfance, la musique intime du corps. Ce sont aussi les sons issus du monde animal, surtout des oiseaux, qu'il nous incite à écouter « tout à la fois en oiseleur, en ornithologue, en musicien ». L'oreille de Temple a été formée dès l'enfance à l'écoute de la musique, par le violoncelle de sa mère et la pratique du plain-chant. Si le poème est « fleur du silence », la musique est un « silence en

24. P. Quillier, « Être à l'écoute avec Frédéric Jacques Temple », p. 103-118.

25. F.J. Temple, *Anthologie personnelle*, op. cit., Actes Sud, 1993, p. 103.

26. *Ibid.*, p. 120.

27. *Ibid.*

marche [...] silence géniteur de tumultes inouïs / dans les abysses de l'âme²⁸ ». Le silence est conçu comme une réserve illimitée de sons, qui peuvent en sortir et y retourner. En y puisant, la musique engendre des turbulences sonores, dont le retentissement se répercute, comme dans une caisse de résonance, dans les « espaces du dedans ». L'oreille, attentive aux sons des instruments et des voix, l'est aussi à ceux du langage, dont le poète joue en virtuose. Poète et homme de radio, Temple est un « chasseur de sons » et sa « chasse infinie » nous mène jusqu'aux chasseurs du néolithique dont il trouvait les traces sur le Causse et même jusqu'au « chant des limules » dont le silence est une musique qui « relie les hommes à leurs plus anciennes sources²⁹ ».

Béatrice Bonhomme³⁰ appelle cette « ancienne source » *aletheia*, vérité ou mémoire du mage et du prophète. Le poème de Frédéric Jacques Temple laisse une trace comme celle des menhirs, traversant les strates du temps, ce qui fait qu'il est à la fois poème taillé dans la pierre et poème de la précarité et de l'évanescence. Il s'agit en effet de « vaincre le temps en inscrivant son œuvre dans le temps indéfini de la mémoire non oubliée », de remonter « à un temps mythique où la chose simple était là sans traduction ». Attentif aux traces du passé, aux tombes, aux pierres, aux moindres vestiges, aux animaux ou aux plantes qui ont traversé les millénaires, il entend des voix lointaines sous les cendres de la terre :

Le vent porte encore vers le lac
où se perd la mémoire
inchangée du torrent
les soupirs lointains
des moines en poussière³¹.

« L'oubli est encore une mémoire », qui serait devenue « l'inconscient même du monde ». Le poète déchiffre patiemment les signes de la terre, il recoud en rhapsode la trame effilochée des vies sur la page : mémoire d'une enfance du Sud « dont bat le cœur terrible/sous l'hypogée³² », mémoire du voyage d'Ulysse, « sorte d'inconscient collectif venant de la Grèce et du sacré antique, ou encore genèse

28. *Dix poèmes pour l'Art de la Fugue*. Première édition : aux Éd. de l'Arbre, chez Jean Le Mauve à La Ferté-Milon dans l'Aisne, 1989 (sans pagination). Repris dans *La Chasse infinie*, *op. cit.*, p. 9.

29. *Le Chant des limules*, Actes Sud, 2003, p. 13.

30. B. Bonhomme, « Frédéric Jacques Temple, aventure de la mémoire et porosité de l'être au monde dans *La Chasse infinie* », p. 119-128.

31. *La Chasse infinie*, *op. cit.*, p. 74.

32. *La Chasse infinie*, *op. cit.*, p. 11.

biblique ». Il s'agit de retrouver la trace archaïque, l'élémentaire archétypal. « Le poème est songe de la mémoire dans la ronde des origines » :

Loin je suis près des origines
 quand je pars je ne laisse rien
 que je ne retrouve au retour ³³. (*C.I.*, 59)

C'est ainsi que revivent dans le poème les amis disparus, les émotions les plus vives et les temps que seule l'imagination peut ressusciter. Malgré la souffrance et la mort, le poète est devant l'ormeau solitaire comme devant le recommencement d'un monde.

Aude Préta de Beaufort interroge, elle aussi, le travail de la mémoire dans la poésie de Frédéric Jacques Temple ³⁴. Elle part de la *nekuia* de l'*Odyssée* analysée par John E. Jackson ³⁵. Ce critique remarque en effet que c'est « dans l'interrogation, souvent passionnée, de la mémoire que l'acte poétique cherche, et découvre, son avenir ». Ainsi, dans *Les eaux mortes*, une première tentative pour apprivoiser le passé révolu échoue-t-elle parce qu'elle a cherché à nier la distance et à entretenir l'illusion du même. La rétrospection, le dépassement de la nostalgie, en revanche, ouvrent sur un avenir possible. Le dernier poème de *Phares, balises & feux brefs* donne à mesurer les différents enjeux de la rétrospection :

La mémoire est un grenier
 à mirages où puiser
 et les lointains paysages
 sont des jouets perdus
 ranimés pour notre survie ³⁶.

Le poème s'achève alors sur une injonction où s'affirme la confiance que le poète a désormais dans son propre pouvoir de conjoindre, par la création poétique, le réel et l'image :

Alors, apparaissez,
 palmeraies de mon aventure,
 ornements d'un lointain album.

« L'aventure » devient la légende que bâtit le poète sur le modèle de celles du Far West qui enchantèrent son enfance ou de celles de « l'Homère du transsibérien » qu'il admirait tant ³⁷. Temple le poète recrée « un temps qui n'est plus

33. *La Chasse infinie*, *op. cit.*, p. 59.

34. A. Préta de Beaufort, « Mémoire et présence dans la poésie de Frédéric Jacques Temple », p. 129-140.

35. John E. Jackson, *Mémoire et création poétique*, Mercure de France, 1992, p. 8-9.

36. F. J. Temple, *Phares, balises & feux brefs*, poèmes, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 25.

37. John Dos Passos appelait Blaise Cendrars « l'Homère du transsibérien ».

le passé, mais légende³⁸ ». Le poème ne peut cependant pas combler le déficit ontologique, « le *défaut d'être* du passé ». Les dauphins de l'enfance ne surgiront plus à la crête des vagues :

Les dieux sont en exil,
nos appels sans réponse ;
ils n'accourent plus sur les plages
où de l'ombre monte la lune
au comble de l'équinoxe.

Ils ne sont plus avec nous
qu'au fond secret de la mémoire³⁹.

Même si les dieux sont morts, si la mémoire m'en rappelle qu'une image, il reste une forme de présence, l'émotion d'une précarité partagée.

Parcourons maintenant les pays évoqués dans les proses de Temple. Cécile de Bary s'intéresse à la place de la fiction dans le projet mémoriel des récits de Frédéric Jacques Temple⁴⁰ qui récuse d'ailleurs lui-même la distinction entre autobiographique et fictionnel : « L'autobiographie est du plus pur roman⁴¹. » Et il ajoute : « J'invente donc un passé qui fut le mien, mais aussi celui d'un autre que je fus⁴². » C'est une manière d'insister sur le rôle majeur de la mémoire qui ne cesse de parcourir ses réseaux, grâce à des lieux identiques, comme l'Enclos, ou semblables comme la plage de Long Island et la Grande Plage de l'enfance, ou encore grâce au goût de l'huile d'olive qui transporte le soldat fourbu d'Italie à son « pays du Sud ». La fracture de la guerre demeure cependant ouverte : « Hier on tuait. Était-ce un rêve ? Comment relier le réel au réel⁴³ ? » La fiction permettrait-elle alors de réaliser cette soudure ? La guerre a rompu la continuité temporelle si bien que le narrateur des récits, à force de vivre avec les fantômes, se demande parfois s'il n'est pas lui-même une ombre. Aussi rencontre-t-il le fantôme d'Emily Brontë au cimetière d'Haworth et celui de Pablo Casals jouant dans les cordages d'un skipper dans la tempête – à moins que ce soit ceux du capitaine Achab ou d'Arthur Gordon Pym... L'univers de *Moby Dick*, appartenant à la littérature et à la jeunesse du narrateur, se superpose à son présent : « J'étais à Nantucket. Nantucket existait. J'existais donc, puisque j'étais à Nantucket, dans le gel de décembre⁴⁴. »

38. F. J. Temple, *Anthologie personnelle*, op. cit., p. 19.

39. F. J. Temple, *Phares, balises & feux brefs*, poèmes, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 19-20.

40. C. de Bary, « L'écriture fictionnelle de la mémoire chez Frédéric Jacques Temple ».

41. *L'Enclos*, p. 15.

42. F. J. Temple, *L'Enclos*, op. cit., p. 28.

43. F. J. Temple, *La Route de San Romano*, op. cit., p. 114.

44. F. J. Temple, *L'Enclos*, op. cit., p. 85.

Le voyageur a rejoint l'adolescent de l'Enclos, trente ans après, et Ismaël parti de Nantucket dans le roman de Melville – qui lui-même a imaginé cette immense légende après avoir souffert dans la marine.

Comme l'imagination joue un rôle majeur, les récits ne présentent pas de progression linéaire, les couches de la mémoire s'y superposent à certains points centraux plus qu'elles ne se succèdent. Laure Michel analyse le travail de la mémoire dans les textes consacrés à la guerre⁴⁵. Quatre romans, *Les Eaux mortes*, *L'Enclos*, *La Route de San Romano*, *Le Chant des limules*, publiés respectivement en 1975, 1992, 1996 et 2003, une plaquette, *Poèmes de guerre*, parue en 1996, à laquelle il faut ajouter quelques poèmes dans d'autres recueils, reprennent et retravaillent l'évocation des combats du bataillon d'Afrique dans la campagne d'Italie en 1944. On distingue deux grands pôles : d'un côté le récit autobiographique, placé sous le signe d'une mémoire à la fois envahissante et défaillante (*Les Eaux mortes*), et, de l'autre, ce qu'on pourrait appeler le « mémorial », par lequel le récit cherche à réinscrire les morts dans l'espace public, dans la mémoire collective (*La Route de San Romano*). Ce texte entend sauver de l'oubli cet épisode peu abordé dans la littérature, non par le témoignage personnel, mais par un récit qui, en multipliant les instances de discours, les points de vue et les sources, pourra valoir comme mémoire commune. Des *Eaux mortes* à *La Route de San Romano* se dessine un parcours qui parvient à rendre possible l'hommage héroïque malgré la déchéance des récits épiques – une exigence d'authenticité défiante à l'égard des discours collectifs sur l'Histoire. *Les Eaux mortes* est le roman d'une mémoire accablée, « confrontée à l'impossible ressaisie de soi et des événements dans l'objectivation du récit ». Dominé par le temps de la mémoire et non par le temps de l'histoire, le souvenir de la guerre ne parvient pas à maîtriser la violence des affects. En effet, coexistent, dans l'expérience de la guerre, la pulsion de mort et la jouissance de la destruction : certaines phrases de la *Route de San Romano* qualifient les combats d'« orgasme » et de « partouse mortelle⁴⁶ ». Comme la remémoration de la guerre réactive un souvenir traumatique, le récit relie avec peine « les éléments disjoints d'une psyché qui a fait naufrage ». Alors que *Les Eaux mortes* présentaient « l'impossible médiation collective d'un événement assumé au seul niveau d'une mémoire personnelle douloureuse », *La Route de San Romano* a transformé le souvenir personnel en histoire collective : « la description du tableau de Paolo Uccello, *La Bataille de San Romano*, insérée à la fin

45. L. Michel, « L'Histoire chez Frédéric Jacques Temple : de la mémoire au mémorial ».

46. *La Route de San Romano*, op. cit., p. 47 et p. 44.

du roman, fait voir l'Histoire comme la répétition cyclique des destructions et des guerres ». Mais le tableau permet une réactualisation sensible du passé. Laure Michel conclut ainsi : « peut-être les grands récits idéologiques, les épopées nationales sont-elles à ce point décrédibilisées que le roman désormais sorti de l'impératif du soupçon peut investir la mémoire collective librement et sans rien renier de sa position critique ».

Comment « exorciser » la blessure brutale de la guerre ? Comment écrire ce que l'on a vu de l'autre côté de la vie, comme si la guerre avait fait pénétrer, au-delà de la « selva oscura », dans l'Enfer où « les enfants se sont parés des yeux crevés des tournesols ⁴⁷ » ? Telle est la question que pose à son tour Colette Camelin ⁴⁸. *La Route de San Romano* est une fiction lucide et distancée, rapprochée de la « peinture » de Paolo Uccello, *La Bataille de San Romano*. Cette référence correspond à la superposition des temps que nous avons déjà remarquée et à une poétique : peindre une succession de scènes, des séquences courtes, aux formes puissantes et aux couleurs vives. Aucun héroïsme, cependant, pas plus que dans *Le Hussard bleu* de Roger Nimier, mais Nimier exalte « le beau corps de pillages, de viols, d'incendie » de la guerre ⁴⁹, alors que Temple ne guérit pas du dégoût provoqué par le contact avec « la fange de l'homme ». Le travail de l'écriture devient possible plusieurs décennies après les faits, comme ce fut le cas pour Cendrars qui a écrit *La Main coupée* trente ans après sa blessure. Comme *La Main coupée*, *La Route de San Romano* est organisé autour de l'évocation de camarades tués, mais, à la différence du récit à la première personne de Cendrars, le roman de Temple est à la troisième personne. Le personnage principal, Tellier, est un combattant « ordinaire » situé dans un groupe. Faire revivre des existences individuelles rend plus scandaleuses les « idées », causes du massacre de millions de vies, chacune avec son corps en son irréductible différence. Au combat des idéologies, est substituée la fierté individuelle – valeur des légionnaires de Cendrars et des chevaliers de la bataille de San Romano. Les grands oubliés de l'histoire officielle sont les « tirailleurs arabes », combattants héroïques ; on sait comment la France a accueilli les survivants à Sétif le 8 mai 1945... Pour Tellier, l'atrocité des combats rend plus précieuse la vie sous toutes ses formes, animales et végétales : « l'homme appartient à la terre », selon l'expression d'un chef indien ⁵⁰. L'Amérique de Temple n'oppose pas les Amérindiens, comme on dit aujourd'hui,

47. F. J. Temple, *Poèmes de guerre* [Alger, Edmond Charlot, 1946], Pézenas, Domens, 1996.

48. C. Camelin, « La Route de San Romano, peintures de guerre, exorcismes ».

49. R. Nimier, *Le hussard bleu*, Gallimard, 1950, p. 86.

50. F. J. Temple, *Le Chant des Limules*, op. cit., p. 21.

aux Européens, mais Indiens, trappeurs, pionniers aux Américains puritains et avides de richesses. C'est l'Amérique fraternelle, idéale et utopique de Whitman⁵¹. En somme, la guerre, l'extermination des bisons, le massacre des nations indiennes et la destruction des lagunes sauvages du Sud sont attribués au même dieu : « Baal régnait désormais sur le monde⁵²... » Il s'agit de résister en défendant un certain humanisme que Temple appelle « Sud », rivages d'une mer originelle. Certes l'enfance et beaucoup d'êtres chers ont disparu, certes la déchirure de la guerre ne peut cicatriser, certes l'inférieur rite de Baal a de quoi nous rendre mélancoliques, mais le désir de vie l'emporte, depuis les chevauchées sur le cheval de bois jusqu'à l'atelier du poète, entouré de vignes.

L'enfance est perdue comme les plages et les lagunes sauvages ensevelies sous le béton et comme le chocolat de Lattes. Pierre-Louis Malosse évoque ce village, devenu une banlieue de Montpellier⁵³. Temple rappelle un distique publicitaire qui invitait à l'aventure :

*De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Lattes,
Le meilleur chocolat, c'est le chocolat Matte⁵⁴.*

Lattes était la dernière station avant la « Grande Plage », cette syrte détruite par les promoteurs, où demeurent enfouis de multiples vestiges du passé lointain, notamment grec. Temple déclare d'ailleurs : « Moi aussi je suis grec. » Son amitié avec l'auteur du *Colosse de Maroussi*⁵⁵, avec le « colosse » lui-même qu'il a rencontré « en personne » et avec Durrell, habité par la Grèce hellénistique, le rapprochent d'une Grèce réelle et mythique (« les divinités des arbres et de la mer »). La Grèce véritable, pour Temple, est celle de son enfance, sur « la Grande Plage » fréquentée par les dauphins d'Ulysse, et au Jardin des Plantes de Montpellier où il jouait parmi les monuments et les arbres : « la certitude d'avoir été contemporain d'époques révolues fait ici des années d'avant-guerre un moment de l'Antiquité tardive ». Pline raconte en effet que, dans l'étang de Lattes, les hommes ont coutume de collaborer avec les dauphins afin de pêcher les muges : « ce qui permet d'aller du Japon jusqu'à Lattes, conclut Pierre-Louis Malosse, ce pourrait donc être la Grèce » puisque, de Lattes justement, Temple voit « sur-

51. F. J. Temple, *Le Chant des limules*, op. cit., p. 119.

52. F. J. Temple, *Un cimetière indien*, op. cit., p. 60.

53. P. L. Malosse, « Du Japon jusqu'à Lattes... ».

54. F.-J. Temple, *Les eaux mortes*, op. cit.

55. Henry Miller, *The Colossus of Maroussi*, New York, 1942.

gir, entre deux amandiers en fleur, le sommet neigeux des Pyrénées, comme un Fuji-Yama...⁵⁶ »

Non loin de Lattes, à Maguelone, rapporte Jacques Lovichi, Temple a vécu une autre scène, une passée de tadornes, que l'on imagine aisément figurer sur une estampe japonaise⁵⁷ : « j'ai rencontré sur l'île de Maguelone une bande de tadornes, un oiseau qui tient de l'oie et du canard, superbement coloré, que je n'avais jamais vu par ici. Imaginez la perte si j'étais resté ce jour-là chez moi à écrire un poème... » Jacques Lovichi rend compte d'un numéro de la revue *L'Autre Sud* consacré à Frédéric Jacques Temple en 1999 : ces quelques pages suffisaient à donner une idée très précise de l'œuvre et de son auteur : incommensurable goût du voyage, sens profond de l'amitié, insatiable curiosité pour l'histoire naturelle héritée de son grand-père maternel, médecin et biologiste.

La passion de Frédéric Jacques Temple pour la musique, souvent évoquée ici, se double d'une passion pour la peinture à l'origine d'ouvrages en collaboration avec des peintres. Marie Joqueviel-Bourjea évoque l'étonnant dialogue entre le poète Frédéric Jacques Temple et l'artiste Emmanuel Fillot, comprenant des poèmes, un livre *Migrations* et une œuvre *in situ* – ou *land art* – réalisée par Fillot à la Bambouseraie d'Anduze, accompagnée par des poèmes de Temple et présentée du 19 avril au 30 octobre 2008. Il s'agissait de soixante poèmes manuscrits, sur des feuilles en tissu, accrochés à une structure en bambous enjambant un petit ruisseau : « livre-arbre-caravelle, les pages s'y rêvent feuilles ou oiseaux, dont l'ultime colloque annonce les migrations saisonnières ». Les oiseaux et les arbres des poèmes, agités par le vent au-dessus de cailloux du ruisseau, sont rendus à l'espace libre de l'enfance, dans le plein air et le plain-chant de la nature, où « tintent les tiges / pour de graves prières ».

Colette CAMELIN

56. *Les eaux mortes*, p. 14.

57. J. Lovichi, « Vol de tadornes sur Maguelon ou l'écrit n'est qu'une des formes du vivre », p. 199-202.